

POTOCKI, L'UKRAINIEN

Jean Potocki est né en Ukraine polonaise ; il est mort en Ukraine russe. Les terribles événements que ce pays éprouve depuis 2022 m'ont amené à porter mon regard une nouvelle fois sur l'engagement politique de Jean Potocki de 1788 à 1792, soit la période où la Pologne se redresse alors que les troupes russes se massent progressivement à ses frontières, et avant de subir l'envahissement et le deuxième partage.

« L'histoire ne repasse pas les plats » disait Céline, et pourtant c'est bien le même scénario qui se répète en 1772, en 1792, en 1794, en 1939, en 1945, en... 2022. Avec ou sans alliés, la Russie est toujours à l'œuvre, poussant à l'Ouest, dévorant ses voisins.

Potocki se lance en politique en 1788 ; dans le même temps, il formalise ses premiers travaux sur l'Antiquité ; pas n'importe quelle Antiquité : ni l'Égypte (il y viendra plus tard) ni la Grèce ni Rome, mais l'Antiquité de son pays, ce pays dont le nom, comme les limites, varie d'un historien à l'autre, ce pays ouvert à tous les vents et à tous les peuples, et dont il a perçu, quand s'éveillent les premières nations, qu'il avait une existence. De cette existence, il signe la naissance par cet admirable décasyllabe : « Les Scythes Royaux erroient dans l'Ukraine¹ » : ainsi apparaissent-ils, libres et altiers, au VI^e siècle av. J.-C. Potocki n'a pas lésiné sur le cadre : l'histoire universelle.

Dans l'Europe des Lumières, les Scythes ou les Sarmates sont un peuple vaguement connu par un chapelet d'informations tirées des

1] *Essai sur l'Histoire universelle et Recherches sur celle de la Sarmatie*, in : J. Potocki, *Œuvres*, III, Louvain, Peeters Publishers, 2004-2006, p. 116.

Anciens, comme le montre l'*Encyclopédie*. Il s'agira donc pour Potocki à la fois d'installer ses ancêtres dans la grande cohorte des nations aux côtés des autres grands peuples de l'Antiquité, du XX^e siècle av. J.-C. au XVI^e siècle ap. J.-C., et aussi de donner à ce peuple des racines historiques, de fonder son identité. Un troisième but, présent déjà chez Saint-Simon², peut être poursuivi, même s'il paraît moins exaltant dans le grand projet potockien : l'utilité politique contemporaine ; comment ne pas trouver un écho particulier à la phrase suivante : « Quant aux Scythes de l'Ukraine, appelés Scythes royaux, parce qu'ils avoient toujours eu des Rois, ils cessèrent d'en avoir. Les hordes se gouvernerent séparément, & ce fut l'époque de leur décadence³. »

On sait la fragilité du discours historique de Potocki, qu'il s'efforce prudemment de renforcer en accordant une grande place à la compilation ; mais enfin, voir, d'un écrivain à un autre (d'époques différentes, de surcroît), changeant de nom, passer le même peuple rend les maillons de la chaîne singulièrement incertains ; plus tard, il se lancera dans des chronologies égyptiennes, alors que les hiéroglyphes seront encore à déchiffrer. Il n'en constitue pas moins de longues lignées, qui de l'obscurité des temps les plus anciens se poursuivent, sans solution de continuité, jusqu'aux premiers jours de la Renaissance. Mais il importe peu (pour nous – car Potocki est persuadé de la solidité de son discours) : il « crée » un peuple. Remarquons que ce peuple existe d'abord dans et par cette histoire. Poutine a bien vu le danger représenté par l'histoire : en refusant celle de l'Ukraine, en la réduisant au niveau d'une annexe de la « grande histoire » russe, il cherche à ruiner l'identité ukrainienne. Ce peuple scythe, sarmate, slave — quel que soit son nom — a peu de consistance anthropologique chez Potocki, au moins jusqu'en 1794 : peu sur les mœurs, peu sur la religion, peu sur la langue, ou s'il est question de la langue, elle sert à distinguer un peuple d'un autre. L'histoire de Potocki est *géographique* : les peuples se déplacent, se heurtent, et dans ce vaste branle, il suit *son* peuple. Potocki n'est pas insensible à l'anthropologie : il lui fera une large place dans la Basse-Saxe ou sur les chemins du Caucase, mais en 1788, les enjeux sont autres.

En explorant l'Antiquité, Potocki situe chacun dans une histoire, dans un peuple, dans un destin dont il est un maillon, ainsi attaché,

2] Voir en particulier la présentation des *Mémoires* : « Savoir s'il est permis d'écrire et de lire l'histoire singulièrement celle de son temps ».

3] *Essai sur l'Histoire universelle* [...], in : *Œuvres*, III, p. 118.

relié à une tradition qui le constitue et l'oblige : rejeton d'une fresque millénaire, il se doit d'y prendre sa part et sa place en la continuant. L'amour de la patrie n'est pas sucé avec le lait maternel, ou du moins, ce peut être un idéal (à la Rousseau), mais pour l'instant, il faut un autre aliment au patriotisme. Potocki n'ignore rien de la société dans laquelle il vit : il pressent que le progrès social, les conditions de vie meilleures feront du mercenaire une denrée de plus en plus rare et de plus en plus chère ; il sait aussi — et ce sera un souci permanent pour lui en ces années de la Grande Diète — que le « tiers-état » ukrainien, abruti par le servage, n'est pas prêt à prendre les armes contre l'envahisseur. Il faut éveiller les consciences. De nouveau, Potocki n'ignore pas que quelques mois, quelques années n'y suffiront pas, d'où son agitation inquiète, qui n'est pas due qu'à des troubles psychologiques.

Potocki connaît mal la situation internationale de son pays, coincé entre de puissants et avides voisins, qui ont fait leur chemin vers le despotisme éclairé par lequel, sous de faux airs de justice et de tolérance, ils ont renforcé leur pouvoir et se sont forgé de solides armées ; il connaît mal son propre pays — il l'admet, lui qui l'a quitté enfant aux temps troublés de la confédération de Bar et du premier partage. Il situe mal les nœuds de pouvoir : il se trompe sur la place du roi, très éloignée de celle d'un roi de France ; il confond la liberté dorée des magnats, assis sur leurs puissantes milices, et la liberté des philosophes — il est vrai que Rousseau n'a pas aidé à rendre les choses claires⁴. Ceci explique les oscillations de Potocki, passant des russophiles, qui regroupent les Sarmates, les républicains (!), les enthousiastes de la liberté dorée (mais Catherine était aussi l'amie des philosophes !), aux prussophiles, héritiers de Frédéric II et admirateurs de Voltaire, et tout cela sous le regard amusé et distancé de Stanislas Auguste. Mais ces défauts, mais sa jeunesse lui donnent sur la situation de la Pologne un regard neuf : il pressent très vite la menace qui pèse sur le pays, et en particulier sur l'Ukraine où sont ses propres terres et qui avait été relativement peu touchée par le premier partage ; cette fois, la Russie est en train de gagner les côtes de la mer Noire et la poussée sera violente de ce côté. Menace de l'intérieur aussi dans ce pays divisé entre clients des puissances voisines ; ils partagent sa propre famille quand lui, incapable de choisir, s'efforce vainement de les rapprocher. Son

4] En particulier par la position qu'il adopte dans les *Considérations sur le Gouvernement de Pologne et sur sa réformation projetée* où il fait, avec plus ou moins d'honnêteté, l'éloge des vieilles mœurs polonaises.

très riche cousin Stanislas Félix Potocki ne tardera pas à partir pour Saint-Pétersbourg solliciter Catherine ; et un autre cousin, Ignacy Potocki, croira jusqu'à la veille du partage à l'alliance prussienne.

Potocki, qui a voyagé, parcouru les « nouvelles » puissances de l'Europe, trouverait bien chez Rousseau le moyen de défendre le pays⁵, mais cette nation, prête à quitter la charrue pour prendre les armes, est un leurre en Pologne, tout comme la confédération qui réunirait dans un même élan furieux toute la noblesse à cheval contre l'envahisseur. Potocki n'a d'autre issue que de recourir à un mythe, celui qui, de Robinson Crusoé au trappeur du Nouveau-Monde, traversera tout le XIX^e siècle, le mythe de l'homme de la nature⁶, étrangement paradoxal : cet homme de la nature, ce « chasseur » qui sait trouver dans ses propres ressources, les moyens de se défendre, la société lui est-elle vraiment nécessaire, l'histoire lui est-elle nécessaire ? N'est-il pas ce premier homme, pleuré par Rousseau ? Mais, pour Potocki, ce n'est pas un mythe, et dans ces brûlots du printemps 1788 se dessinent deux mutations de la société : en faisant appel aux « paysans⁷ », Potocki enfonce un premier coin dans les inégalités de classes : le serf qui aura combattu pour la patrie ne pourra plus être renvoyé à la glèbe comme un mal-propre ; et même si Potocki reste sceptique quant à l'affranchissement des paysans — la position de Rousseau était-elle bien différente ? —, un cliquet a été passé qui empêchera tout retour en arrière. Seconde mutation : l'appel à la conscription : chacun peut et doit se battre. Encore quelques années et sur de telles bases, la Pologne aurait pu jouer un rôle comparable à celui de la France révolutionnaire, et Napoléon ne trouvera-t-il pas là ses alliés les plus courageux et les plus fidèles ?

Potocki voit grand — le même regard englobant sera à l'origine du *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Mais ce regard, nourri par les voyages déjà nombreux de ce jeune homme, reste souvent superficiel. On l'a vu pour l'histoire, on l'a vu pour le système de défense du pays : la *guerilla* qui mobiliserait toute la population ne convient pas à un pays plat — même boisée, l'Ukraine n'est pas l'Afghanistan. Plus embarrassante, la notion de liberté. L'attention manifestée par Potocki pour le sens des mots, ou plutôt pour préciser le sens des mots⁸, aurait dû le

5] *Œuvres complètes, Considérations sur le Gouvernement de Pologne* [...], « Système militaire », Paris, Gallimard, 1964, t. III, p. 1012.

6] *Des choses dont un chasseur a besoin dans les forêts*, in : *Œuvres*, III, p. 259.

7] *Ne quid detrimenti respublica capiat*, in : *Œuvres*, III, p. 252.

8] « Un des embarras que je rencontre en écrivant sur notre révolution, consiste dans l'inexactitude de la nomenclature », *Œuvres*, III, p. 291.

guider dans l'emploi du mot au moment crucial où il passait de la plume des philosophes aux bancs de l'Assemblée nationale. De la même manière qu'il hésitait entre Prusse et Russie, Potocki hésite entre deux acceptions radicalement opposées : la liberté sarmate et la liberté du *Contrat social*. La première est celle des vieux Potocki, celle de la république des armées particulières, celle du magnat, maître absolu, celle de l'individu (mieux vaut qu'il soit richissime) qui ne compte que sur lui-même face à l'ennemi. Et il y a cette nouvelle liberté, telle qu'elle s'élève depuis moins d'un siècle à travers les textes des penseurs anglais, français ou allemands, qui engage la société entière et repose sur la loi démocratiquement votée et consentie. Potocki qui mesure si bien la place du récit national, comme on dirait aujourd'hui, (et ce ne sont plus des traditions orales, mais des textes de mots) ne méconnaît pas le danger d'un sens mal maîtrisé. Le monde change : si les faits sont les mêmes (le voisin de l'Est, avec son complice de l'Ouest, s'apprête à jeter sa grosse patte), la représentation change : tout envahisseur voudrait être regardé comme un libérateur. De nouvelles notions apparaissent, que Potocki cherche à préciser ; et la *Quatrième lettre sur l'histoire de notre tems*, derrière l'ironie à la Voltaire, laisse affleurer un questionnement plus profond⁹. Or donc, la liberté des révolutionnaires français ou celle des vieux républicains polonais ? Même s'il s'engage vigoureusement dans la vie politique de son pays en 1788-1789, Potocki aime à préserver une liberté plus secrète, la liberté individuelle qui lui permet, à son gré, de sauter dans un bateau.

Les amateurs de la théorie ont adopté une méthode aisée ; Ils négligent dans leurs calculs le tems présent disant, qu'il ne s'occupent que du bonheur des générations futures.

Mais premièrement, il pouroit se trouver dans la génération présente des hommes qui auroient aussi la prétention d'être heureux, ainsi que je l'ai dit ailleurs¹⁰.

Cette poignante réflexion qu'il livre au moment où il quitte la Pologne en 1790 est autant celle d'un jeune enthousiaste qui veut changer le monde et qui n'est pas encore bien certain de ses concepts, que celle d'un homme mûr, un peu désabusé, qui se méfie de ces nouveautés dans un pays qui n'est pas encore prêt à les recevoir. Le reste

9] Voir *Œuvres*, III, p. 325-327.

10] *Essay d'aphorismes sur la liberté*, in : *Œuvres*, III, p. 310.

de l'œuvre donne raison au second portrait. Le monde de l'histoire était plus rassurant.

Il ne faut pas négliger l'écart géographique dans lequel vivait Potocki, voyant d'un côté s'édifier, sur la première révolution sociale, pensée comme telle, un monde nouveau dans la flamboyance des discours et les réalisations qui suivaient ; de l'autre côté, un pays menacé de toutes parts. Cette liberté de Paris, aux couleurs tricolores, qui ne pouvait que séduire, au moins jusqu'en 1792, comment l'habiller des vieux oripeaux des Sarmates ? On s'est souvent posé la question du voyage au Maroc en 1791 ; on a invoqué, à juste raison, l'instabilité un peu malade de Potocki, son goût immodéré de l'Orient (un peu occidental, tout de même). Lui-même ne fournit aucune explication (« Est-ce encore une relation que j'écris ? Non ; mais je cède à ce sentiment expansif que ressentent les voyageurs¹¹ »... Nous n'en saurons pas plus.) Imagine-t-on La Fayette ou Robespierre partis se promener au moment où les événements étaient les plus intenses ? C'est plutôt le contraire : ils restent sous un ciel de plus en plus noir. Potocki a voulu revoir la France, et la comparaison qu'il fait alors avec ce qu'il a vécu les mois précédents en Pologne a dû le désespérer. Finalement, son *Essay d'aphorismes sur la liberté* traduisait bien son sentiment : « comme le présent en sait plus que le passé, il pourra arriver aussi que l'avenir en saura plus que le présent, & par conséquent qu'il saura bien s'occuper de lui même. » Il lui resterait toujours la liberté individuelle, l'histoire, l'imagination qui allait bientôt faire se lever un superbe roman. Et l'Ukraine ? En 1796, il se disposait à « y couper quelques têtes à l'hydre toujours renaissante de nos affaires Polonoises¹² » écrivait-il au favori de Catherine. Tournure ambiguë laissant à Zoubov le choix du sens qui lui conviendrait. L'imprécision des mots était parfois utile. La Pologne avait disparu, l'Ukraine avait été avalée par la Russie, Potocki était retourné à l'histoire, cette histoire qui allait s'épanouir chez les Romantiques et nourrir la mémoire des nations :

Semblables aux sons qui bérçoient notre enfance, aux jeux dont elle fut amusée, les souvenirs des tems réculés, les réminiscences locales de l'existence des héros, font sur notre ame des impressions inéfaçables & mieux que tout autre sentiment peuvent nous attacher a notre patrie. Et quelle histoire sera plus féconde en récits heroiques que celle d'une terre dévastée tant de foix par les multitudes Russiennes

11] *Voyage dans l'Empire de Maroc*, in : *Œuvres*, I, p. 91.

12] Lettre à Platon Zoubov du 16 octobre 1796, in : *Œuvres*, V, p. 49.

ou par les nations idolatres de Lithuanie, de l'Esthonie et de la Jadzwingie. Ensuite défendue d'un coté contre les enfants de Gengis-khan, de l'autre contre l'élite des chevaliers d'Allemagne. Nos champs témoins de ces grands carnages se montrent encore semés de ces tertres que la main des Guerriers élevoit sur les restes de leurs chefs moissonés par la guerre. Quelques uns de leurs tombeaux ont été déjà célébrés dans des chants poétiques ; Ils pourront retrouver dans mes recherches leur histoire véritable. Nos chateaux y retrouveront celle de leurs longs sieges & de leurs mélancholiques amours, nos familles celle de leur origine réelle ou fabuleuse. & je me croirai payé du long travail de mes ouvrages, si mes concitoyens les quittent plus attachés a leurs familles, a leurs chateaux, a leurs champs, en un mot a leur patrie¹³.

13] *Essai sur l'Histoire universelle* [...], in : *Œuvres*, III, p. 133-134.